

**Presque une enfant...**

**Sonnet à Orphée de Rainer Maria Rilke (20/02/2005)**

Presque une enfant, et qui sortait  
De ce bonheur uni du chant et de la lyre,  
Et brillait, claire, dans ses voiles printaniers,  
Et se faisait un lit dans mon oreille.  
(Et se faisait un lit dans mon oreille)

Elle dormait en moi. Tout était son sommeil.  
Les arbres jamais admirés, et ce sensible  
Lointain, et le pré un jour senti,  
Et tout étonnement qui me prenait moi-même.  
(Etonnement qui me prenait moi-même)

Elle dormait le monde. Dieu poète,  
Comment la parfis-tu pour qu'elle n'eût désir  
D'abord d'être éveillée ? Elle parut, dormit.  
(N'eût désir d'abord d'être éveillée ?)

Où est sa mort ? Ah ! ce motif,  
L'inventerai-je avant que mon chant se dévore ?  
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...  
(Une enfant presque...  
Avant que mon chant se dévore ?  
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...  
Une enfant presque...)

**J'ai presque peur en vérité – Paul Verlaine**  
**La bonne chanson (09/03/2007)**

J'ai presque peur en vérité,  
Tant je vois ma vie enlacée  
A la radieuse pensée  
Qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image à jamais chère,  
Habite en ce coeur tout à vous,  
Mon coeur uniquement jaloux  
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez-moi  
D'aussi franchement vous le dire,  
A penser qu'un mot, un sourire  
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,  
D'une parole ou d'un clin d'oeil,  
Pour mettre tout mon être en deuil  
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,  
L'avenir dût-il m'être sombre  
Et fécond en peines sans nombre,  
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême  
De me dire encore et toujours,  
En dépit des mornes retours,  
Que je vous aime, que je t'aime !

## **Rain can be your friend** (31/05/2007)

Rain can be your friend  
(La pluie peut être ton amie)  
Rain can be your friend

Comment avons-nous fait l'amour ?  
Étais-je gaie, étais-je tendre ?  
Était-elle dans mes pensées  
Cette pluie fine de bel été ?  
Avons-nous parlé jusqu'au jour ?  
Et t'ai-je parlé de l'attendre ?  
Ca n'est un secret pour personne  
Je suis heureuse quand elle me sonne

Rain can be your friend  
(La pluie peut être ton amie)  
Rain can be your friend

Cette pluie fine, c'est ma vie  
J'avais improvisé un lit  
Bleu la couleur, la couverture  
Où sont passés tes yeux azur  
Gris dans le ciel, le nuage  
M'invite à te voir en voyage  
Le corps d'un autre, n'en parlons plus  
Faire comme si il n'avait pas plu

Rain can be your friend  
(La pluie peut être ton amie)  
Rain can be your friend

## **Le chant des sirènes** **(10/2004)**

Entends-tu le chant des sirènes ?

Les sirènes sont les reines de la mer  
Elles charment ton âme  
De langueur sous-marine  
Aucun cœur ne résiste longtemps  
Au secret qu'elles inondent

Entends-tu le chant des sirènes ?

La beauté de leur chant te frappe d'éternité  
Un éden sacré où tout brûle trop pur  
Où tout brûle trop pur  
Tu rêves en secret d'un amour parfait  
Dans les limbes océanes  
Quand tu plonges en leurs yeux  
Trop ouvert à ces ondes  
Ton âme toute entière s'embrase  
Et tout brûlant, en feu, tu meurs à la seconde  
Le bleu marine immense t'engloutit  
Dans ses nappes profondes

L'océan refoule ton corps, inanimé, sans vie...

Sur la plage  
Sur la grève  
Du rivage  
Beige

## Hier au soir – Victor Hugo

### Les contemplations – I, Autrefois (13/03/2007)

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse,  
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard ;  
La nuit tombait ; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse.

(Hier au soir)

Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse ;  
Les astres rayonnaient, moins que votre regard.

(Hier au soir)

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle  
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux.  
Voyant la nuit si pure, et vous voyant si belle,

(Hier au soir)

J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !  
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !  
(J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !  
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !)

(Hier au soir)

## **Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là** (13/11/2007)

(Paroles et musique : Pascale Jeanne Morisseau)

Mon Dieu, j'ai peur un peu, beaucoup, je crois en vous  
Qui avez vu mes peines ; je me repens de tout !  
Car si j'ai fait du mal, c'était bien malgré moi  
Mais prisonnier des chaînes, mon corps aura pris froid...  
Vaine quête d'amour, odieuse solitude  
D'un voyageur fou en mal de complétude  
Qui s'est perdu souvent dans des dédales sombres  
Où manquait la chaleur, reclus de la pénombre,  
Mais qui se relevait ; c'était acte de foi  
Que de recommencer à redire : « Je crois ! »  
En dépit de ces masques qui lui dissimulaient  
Le véritable « je » auquel tu l'associais...  
J'ai souffert bien des nuits et j'ai pleuré souvent  
Sur la désolation du corps sans l'amant  
Mais vois l'épuisement où m'a jeté la quête  
Les plaies et les blessures traumatiques et secrètes !  
N'as-tu pitié de moi, pourtant ta créature !  
Pour ne pas me donner la puissante envergure  
Celle dont j'ai besoin pour atteindre les cimes  
Qu'on ne touche sinon au cœur de l'intime ?  
Suis-je si monstrueux, nauséeux, parjure, vile  
Que je ne puisse rien qui soit un peu utile  
A ce monde en déroute aux valeurs chancelantes  
Où toute humanité s'avère désolante ?  
J'ai traqué l'ennemi, le faux frère, le mensonge  
La colère et l'orgueil sont deux fléaux qui rongent  
Les chairs de nos vies, la beauté, la nature  
Mais qui donc entendit les cris de la torture  
Qu'on inflige à la terre, à l'homme juste et bon  
Quand tout se qui importe est le prix du charbon ?  
Mais parmi tous les maux, le pire de tous hélas !  
Est la haine en son cœur, pour son frère, qu'on ressasse  
Jusqu'à la satiété et le sadisme aidant  
L'homme est loup pour son frère, et c'est là l'ascendant  
L'on atteint des sommets ; brillante est l'accession

Aux beaux fruits de la honte. Nommez-la corruption !  
Pour ce qui me concerne, et tu le sais fort bien,  
Mon mal est dans l'absence, et carence du lien  
Qui fait que l'on est UN mais deux en apparence  
Mais si l'autre est manquant, l'UN n'est que l'impuissance  
Les outils ne sont rien sans les bras qui les portent  
Et nos amours ne sont alors que feuilles mortes !  
Les saisons font la vie, pourquoi se rebeller ?  
Si les amours sont mortes, elle ne sont pas bien nées !  
Mais si les masques tombent tels des poupées russes,  
A l'autre l'on succombe, c'est poire que l'on suce !  
C'est donc toi qui derrière fomentait tout cela !  
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là !  
Toi qui mouilla mon cœur de ces larmes salées  
Jusqu'à le rendre sec, tout rouillé, oxydé,  
Telle une épave oblongue oubliée dans la mer  
De couleur anthracite sous des nuées amères...  
C'est l'image que j'ai de ton immensité  
Si ce que tu m'infliges n'est qu'ombre et vacuité  
Quand mon cœur assoiffé te supplie, te réclame :  
Va, je te le demande : vas-tu libérer l'âme  
De ce pauvre proscrit, en exil en sa vie  
Dont la lumière étrange éblouit d'infini ?

Les outils ne sont rien sans les bras qui les portent  
Car nos amours ne sont alors que feuilles mortes !  
Mais si les masques tombent tels des poupées russes,  
A l'autre l'on succombe, c'est poire que l'on suce !  
C'est donc toi qui derrière fomentait tout cela !  
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là !  
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là...  
Dont la lumière étrange éblouit d'infini...  
L'UN fini...

## Tendres et épris l'un de l'autre (15/06/2002)

Moi, je ne savais plus écrire. Mon coeur disait non, tout le temps.  
Il rechignait à ce soupir, et cet étrange firmament  
Où tu parlais d'absolution quand je ne savais plus que dire,  
Ni penser, ni même réfléchir à ce que désire l'âme au fond.

Refusant les embruns nocturnes, délivrant ivre de passion,  
Les plaintes de l'amoureuse, dans son intime floraison.

Oh, viens ma douce, que le temps vienne,  
Où seront libres les amants, dégagés, libérés des peines,  
Et souffrances lourdes de tourments.

La solitude ne sera plus qu'un mauvais rêve d'oiseau déchu,  
Pour le poète triste et rebelle, qu'un âpre souvenir de plus.

Quand deux hirondelles dans le ciel, se jurant amour éternel,  
Éternelles, et éternellement, s'adoreront dans le printemps.  
Nous irons chérir la nature, sauvage, tout comme il se doit,  
Honoré les bois d'aventures volages en d'intimes émois.

Je remarquais que mon exil n'avait de sens que pour toi,  
Et la force, comme la sépulture, que tu aurais voulue pour moi :

Un lit de beauté bleu azur, où nos bouches iraient s'embrasser,  
Un nid douillet, un cocon pur, où nos âmes iraient s'épancher.

Et je mêlais peintre et poète, chaque matin que Dieu faisait,  
Arthur et Vincent de la fête, réincarnés dans ma pensée,  
Faisaient un signe de la tête. Non, un hochement, têtue, hagard,  
Mais acquiesçant, sereins d'espoir, à ma quête irisée de gloire.

A part toi,  
Je ne veux rien vivre.

Le comprends-tu, mon cher amour ?  
Faut-il que sur mon bateau ivre, moi, je t'emmène faire un tour ?  
Quand, dis-moi, mon aimée, ma reine, viendras-tu  
Me faire l'amour ?

Dans la nuit étoilée, j'égrène

Les astres qui sans toi restent sourds.

Que fais-tu, à cette seconde ? Où se posent donc tes yeux aimants ?  
Sur quelle beauté céleste et ronde, te concentres-tu ardemment ?

Je ne sais, je n'ai que mes rêves pour me guider dans mes errances.  
Somnambule, je languis, ma trêve, et abhorre la véhémence,  
Qui, en mon coeur, se fait déesse, impétueuse, ridicule engeance,  
Quand c'est la douceur que j'aime, et la vérité que j'encense.

Combien de romans, de poèmes me faudra-t-il pour t'émouvoir,  
T'amener jusqu'au don suprême où il n'est plus question de voir les fautes  
Et les imperfections d'un coeur blessé, à l'abandon,  
D'un visage pâle, blême et livide en manque de respiration ?

Combien de fleurs inventées, de paysages désœuvrés  
Issus d'une imagination fêlée et dérégulée par ton absence,  
Sombre pensée, maudite transe, me faudra-t-il pour allumer ton désir fauve  
d'hyménée ?

Non, ne va pas penser, ma belle, que je te harcèle de pressions,  
Chantages et autres parcelles vives de mon aliénation.  
Je vais mieux et j'ai guéri celle qui naguère était déraison.

Tu le sais, et tu m'en sais gré, et même si ça n'est pas assez,  
On nettoie ici les empreintes que les coups en moi ont laissées,  
Les ruses fourbes et les feintes,  
Les non-dits, les défunts secrets.

J'avance vers toi, mon amour, et qu'il est long le long chemin  
Alliant le présent au toujours, et le crépuscule au matin.  
Toi, tu ne sens pas la détresse ni la faiblesse qui dit non,  
Tu ne connais que la sagesse, le calme et tes ouïs sont féconds.

Moi, tu vois, j'ai le goût du drame, même si je veux m'en séparer,  
Ma barque sur l'eau est sans rame. Je me sens nue, désemparée  
Quand le doute, comme la fine lame, de ma lumière vient s'emparer.

Pardonne-moi d'être si lente, si oscillante dans le danger,  
Bien que ton coeur soit dans l'attente d'une âme sereine toute baignée  
De la clarté reconnaissante d'un Dieu qui en moi déploierait  
Les arcanes d'une vie qui chante l'époustouflante liberté.

Mais, je t'en prie, sois plus présent. J'ai besoin de toi pour aller  
De l'avant et de la tourmente me sentir à jamais sauvée.  
Aide à faire naître la douceur, la chaleur, la tendre insouciance  
De l'enfant en moi qui arpente le labyrinthe de l'ennui,

Solitaire dans sa nuit immense, quand il n'entend plus que son cri,  
Privé de paix et de confiance, d'amour et de tendresse aussi.  
En proie à mes démons, les sens, le mauvais rêve se poursuit,  
Qui me mure dans la violence du non quand je voudrais dire oui.

Oui à la vie, oui à l'enfance, oui aux deux moitiés réunies.  
Oui à la magie, l'innocence de ce coeur qui en toi grandit.  
Oui au plaisir, à la caresse, tu l'entends, n'est-ce pas, dans la nuit,  
Quand, pensant à toi, ma jouissance me le fait dire, là : Oui ! Oui ! Oui !

Dis-moi que tu le sens pareil, quand nos deux esprits se rencontrent  
Et s'unissent à l'aube sans sommeil, tendres et épris l'un de l'autre.  
Dis-le moi, fais-le moi savoir que nos deux âmes se réclament,  
Que tu me cherches, que tu me trouves, sereine et libérée du drame.

Belle métaphore onirique, je te suis à jamais dévouée  
Dans cette étreinte hypothétique où tu nous aurais rassemblées.  
Rassemblées.

## Rêvé pour l'hiver - Arthur Rimbaud

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose  
Avec des coussins bleus.  
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose  
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,  
Grimacer les ombres des soirs,  
Ces monstruosité hargneuses, populace  
De démons noirs et de loups noirs.

Puis, tu te sentiras la joue égratignée...  
Un petit baiser, comme une folle araignée,  
Te courra par le cou...  
(Te courra par le cou...  
Te courra par le cou...)

(L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose  
Avec des coussins bleus.  
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose  
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,  
Grimacer les ombres des soirs,  
Ces monstruosité hargneuses, populace  
De démons noirs et de loups noirs.)

Et tu me diras : "Cherche !" en inclinant la tête,  
\_ Et nous prendrons du temps à trouver cette bête  
\_ Qui voyage beaucoup...  
\_ Qui voyage beaucoup...  
\_ Qui voyage beaucoup...

## Réversibilité – Charles Baudelaire

### Les fleurs du mal – Spleen et idéal – XLV (01/07/2004)

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,  
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis  
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits  
Qui compriment le coeur comme un papier qu'on froisse ?  
Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,  
Les poings crispés dans l'ombre et des larme de fiel,  
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,  
Et de nos facultés se fait le capitaine ?  
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,  
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard  
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,  
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?  
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,  
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment  
De lire la secrète horreur du dévouement  
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?  
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,  
David mourrant aurait demandé la santé  
Aux émanations de ton corps enchanté ;  
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,  
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

## L'amarre (28/11/2007)

Je te ressemblerai  
Je serai ton portrait  
Tout toi tout craché  
(elle lui disait...)

Nous nous aimerons  
Sans fin dans la maison  
Toi tu joueras Chopin  
(elle écrivait...)

Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous  
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !  
Qu'une simple amarre... mais le voilier !  
Notre voilier...  
La voile y est !  
La voile y est...

La senteur de la rose  
Le chant de mésanges  
Le pommier en fleurs  
(elle lui disait...)

Je te trouverai dans le jardin  
« Tu m'as manqué ! »  
T'embrasserai  
(elle écrivait...)

Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous  
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !  
Qu'une simple amarre... mais le voilier !  
Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous  
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !  
Qu'une simple amarre... mais le voilier !  
Notre voilier...  
La voile y est !

## Roman - Arthur Rimbaud

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
\_ Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
\_ On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme les paupières ;  
Le vent chargé de bruits, \_ la ville n'est pas loin, \_  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

\_ Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! \_ On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
\_ Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. \_ Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
\_ Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

\_ Ce soir-là... \_ vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
\_ On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

## Chanson en or revisitée (1988-21/11/2008)

Chanson en or pour mon bébé  
Qui se croit seul, abandonné  
Mais moi je l'aime à en crever  
Je ferai tout pour le trouver

Marcher toute seule dans les rues  
Le coeur gonflé, à moitié nue

Juste pour l'or d'un encore  
Avec lui changer de décor  
Me tenir tout contre son corps  
Même si le monde n'est pas d'accord

Chercher partout, crier son nom  
Dans toutes les gares, sous tous les ponts

Tout pour deviner son visage  
Qui vaudra tous les paysages  
En passant par les lacs, les plages  
Les montagnes et les pâturages

Lancer des bouteilles à la mer  
Si c'est tout ce qu'il reste à faire

Pour l'atteindre et le toucher  
En pleine lumière, en pleine clarté  
L'éternité pour nous aimer  
Et une mer bleue pour voyager

Tout oublier, les chiens, les rires  
Mais découvrir son sourire

Chanson en or pour mon aimé  
Qui n'est plus seul, abandonné  
Je l'ai aimé à me damner  
Dans les enfers, l'ai trouvé  
Qui marchait seul dans les nues  
Le coeur rimé, la moitié lue

## Des gens comme toi, impressionnistes (16/11/2007)

Je ne puis vivre  
En ton absence  
Tu es un livre  
Une évidence  
Je ne suis ivre  
Qu'en ta présence

Le savais-tu  
Que ça existe  
Des gens comme toi  
Impressionnistes  
Qui font de moi  
Une pianiste ?

Savais-tu que  
Dans ces régions  
Tu es le je  
Je suis le son  
Et l'arpège  
Nous correspond ?

C'est une lettre  
Que je t'envoie  
Pour me remettre  
De mon émoi  
Car tu es l'être  
Qui lis en moi

Voie, le soleil  
Voile radieux  
Vois le réveil  
Là dans mes yeux  
Vole pareille  
Puis monte aux cieux

Tu le savais  
Que ça existe  
Des gens comme toi  
Impressionnistes  
Qui font de moi  
Une pianiste

